

Mon père, ce héros...



UNE VOCATION PRÉCOCE.

'...Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années' (Le Cid de Corneille.)

NOM : FAUCHARD

PRÉNOM : ÉDOUARD

Date de naissance : 17 mai 1899

Lieu de naissance : Saint Martin du Vieux Bellême, Orne.

Signe particulier : Est allergique à toute tentative de franchissement des frontières de son pays par les armées ennemies.

Cette forme spécifique d'allergie a fait son apparition une première fois au cours de la « Grande Guerre » 1914-1918. En avril 1918, alors qu'il est âgé de 18 ans seulement, il s'engage, avec l'autorisation parentale, pour bouter l'envahisseur Prussien hors du Royaume de France. Il est affecté à la Marine et suit la formation d'Opérateur-Radio, qui lui sera fort utile quelques dizaines d'années plus tard lors du deuxième conflit mondial.

Pour un peu, son activité ne serait pas allée plus loin. En effet, le 16 avril 1919, notre père qui rentre de permission monte en train à la gare du Mans à destination de Brest. Le train à bord duquel il se trouve est le premier d'une série de quatre convois de voyageurs se suivant à vingt minutes d'intervalle, environ. Il est composé de militaires français partant ou rentrant de permission. Le deuxième train talonne le premier ; il est composé exclusivement de militaires américains. Les deux autres convois sont constitués de voyageurs strictement « civils ». Les quatre convois ont un point commun : ils sont en retard sur l'horaire et font de leur mieux pour récupérer de précieuses minutes. Le mécanicien du premier train a beau forcer la vapeur, il constate que son train n'avance pas à la bonne vitesse, pour une raison inexplicée. En désespoir de cause, il prend la décision, lourde de conséquences, d'arrêter son convoi en rase campagne et d'aller voir « ce qui se passe ». Il vient de traverser la gare de Conlie et la petite gare de Crissé est toute proche. Il constate rapidement que les freins d'un wagon sont restés bloqués accidentellement. Le journaliste relatant l'événement dans l'édition du lendemain du journal « La Sarthe » n'oubliera pas de préciser que le wagon incriminé est selon toutes vraisemblances de construction allemande ! Nous sommes en 1919 et il est bien connu « qu'on ne prête qu'aux riches ! » Ca fera autant de plus à réclamer à l'état Allemand au titre des dommages de guerre... Le responsable déverrouille rapidement les fameux freins et pousse un soupir de soulagement. Pendant ce temps-là, son adjoint court à toute vitesse le long de la voie, en pleine nuit. Arrivé à 800 mètres du dernier wagon, il dispose un certain nombre de pétards sur les rails pour prévenir son collègue qui déboule « plein pot » derrière, que la voie n'est pas libre. Malheureusement, celui-ci qui a bien entendu les explosions, a beau renverser la vapeur et actionner désespérément les freins, il n'arrive pas à immobiliser plusieurs centaines de tonnes de métal et de bois, lancées à 90 km/h. Le choc est inévitable et extrêmement brutal. Les cinq premiers wagons du « tamponneur » et les quatre derniers du « tamponné » sont réduits en miettes. On déplorera plus de 20 morts et 73 blessés dont 15 assez gravement.

Notre père a eu l'heureuse idée de monter dans le wagon de tête, celui qui est le plus proche de la locomotive. A cette époque, les wagons de voyageurs sont en bois et le sien, malheureusement, prend feu rapidement. Notre père coincé par des morceaux de ferraille ne peut pas s'extirper et voit le moment où il va être atteint par les flammes. En désespoir de cause, il tire, **tire, tire** de toutes ses forces, et en meurtrissant douloureusement sa cuisse, arrive à se dégager et à rejoindre les secours. Il va être rapidement dirigé, avec d'autres blessés vers l'hôpital du MANS, à bord d'un train « spécial » qui s'arrêtera au passage à niveau de la route de Laval pour débarquer les blessés. Au cours de cette hospitalisation, il va faire la connaissance de sa future femme, Marie-Louise, infirmière et Secrétaire du Médecin-Major. Le mariage aura lieu peu de temps après sa démobilisation. Malheureusement, notre père devient veuf, quelques années plus tard, après la naissance de deux filles et d'un garçon, mes frères et sœurs. Il se remariera en

1935 avec ma propre mère et je viendrai au monde en novembre 1936, année très agitée avec le Front populaire, la naissance des congés payés et endeuillée par la mort de Jean Mermoz, le 7 décembre...

En 1939 après la déclaration de guerre contre l'Allemagne, il récidive et s'engage à nouveau, toujours avec la même motivation, mais on le renvoie rapidement dans ses foyers compte tenu du fait qu'il est marié et père de quatre enfants.

Commence alors une période difficile. Amer, déçu de ne pas avoir été incorporé dans une unité combattante, il ronge son frein et se défoule comme il peut en « résistant » à sa manière. Il dessine à la craie des croix de Lorraine sur les gouttières à la nuit tombée, grave le « V » de la victoire sur l'ardoise des urinoirs, et lorsque l'occasion s'en présente, il reprend à son compte une technique savamment élaborée et mise au point par son collègue et ami : Georges Dugué. La ville du Mans, comme toutes les autres villes françaises occupées, est alors truffée de poteaux indicateurs en écriture gothique indiquant aux visiteurs Teutons la direction à suivre pour rejoindre la Kommandantur, l'État-Major, l'Hôpital (Lazareit), telle caserne ou telle autre destination névralgique. La place de la Croix d'Or n'échappe pas à la règle. Elle accueille les voitures militaires en provenance de Bretagne ou de Normandie et comporte comme de juste un certain nombre de pancartes fléchées dirigeant le plus souvent vers le Centre-ville, soit via la rue Montoise, soit via la rue Siéyès. Une fois la nuit tombée, un peu avant le début du couvre-feu, ou même pendant..., l'astuce suprême, le « fin du fin », consiste à rejoindre la place de la Croix d'Or en rasant les murs, s'assurer qu'on est bien seul, et rapidement, d'un coup d'épaule, faire pivoter de 180 degrés vers la gauche le poteau en bois qui oriente les visiteurs vers le Centre Ville. Plus d'un Fridolin, au volant de son véhicule, se fiant aveuglément aux inscriptions, a emprunté en toute bonne foi la rue du Sergent Lebouc, traversé la rue Voltaire, poursuivi tout droit rue de Baulieu et terminé son parcours, piteusement, devant la grille du Cimetière de l'Ouest...

On résiste comme on peut !

N'oublions pas que le moindre de ces enfantillages n'avait rien d'anodin. Il en a entraîné plus d'un en camp de déportation, voire devant le peloton d'exécution.

Les choses sérieuses vont commencer au printemps 1942. Notre sœur aînée, Jacqueline, vient d'épouser Robert Gérard, ancien pilote de l'Armée de l'Air. Celui-ci ne va pas tarder à être contacté par un de ses anciens collègues aviateur, qui vient de s'engager dans le Réseau C.N.D. Castille dirigé par le colonel Rémy et qui recherche deux responsables du Renseignement dans notre région. Robert Gérard prend en charge la partie Nord du Maine, et son collègue Paul Segretain, lui-aussi ancien aviateur, chapeautera la portion Sud. L'un et l'autre travaillent à la S.N.C.F. Ils sont bien placés pour repérer les déplacements de l'occupant, en particulier les trains de munition et convois spéciaux.

C'est bien joli d'obtenir des renseignements intéressants mais encore faut-il les transmettre à Londres pour déclencher des attaques aériennes sur les objectifs ainsi repérés. Robert Gérard propose tout naturellement cette délicate mission à son beau-père, connaissant d'une part, l'expérience acquise par celui-ci en matière de radiocommunication, et d'autre part son sens aigu du patriotisme... Lorsque Jacqueline demande à son mari comment notre père a réagi à cette proposition, Robert répond à sa femme : « Oh il a accepté, **avec empressement...** »

Notons qu'à cette époque, les liaisons Radio avec l'Angleterre s'effectuent en *graphie*, autrement dit en ayant recours au système « Morse », qui combine des signaux sonores longs (les traits) et courts (les points). Cela fait plus de 20 ans que notre père n'a pas pratiqué cette technique, mais peu importe. Avec application, acharnement, suant sang et eau, comme un jeune écolier tirant la langue sur ses premières pages d'écriture, il va s'entraîner des heures durant, à l'écoute de notre vieux poste de T.S.F. à réceptionner et traduire des multitudes de messages diffusées par des stations du monde entier émettant sur les « Ondes courtes ». Après avoir pris livraison du poste émetteur parachuté clandestinement, les choses sérieuses vont commencer en décembre.

Le grand jour arrive. Tout est prêt. Les agents de liaison sont présents. Voici le code, les horaires, les indicatifs, les quartz pour les fréquences. Ils sont quelques uns dans un grenier glacial, graves, muets d'émotion, incapables de déglutir, une barre douloureuse leur cinglant les reins. On n'entend que le bruit du manipulateur qui claque, claque,

éperdument. Tout-à-coup, une onde jaillit, explose, se détache claire et chantante ! C'est LONDRES. Ils accusent réception, ils les ont entendus, la liaison est établie ! Leurs efforts ont été couronnés de succès...

Les jours vont se succéder, le travail devenir intense. Les informations à transmettre se multiplient : parachutages, transports de matériels, mouvements de troupes, édifications de blockauss, mise en places de champs de mines, ici usine à bombarder, là demande de liquidation de traître, ou encore d'envoi nocturne d'un avion de liaison *Lysander* pour évacuer des responsables particulièrement menacés, etc...etc... Il faut émettre, émettre, toujours davantage dans l'attente du Débarquement !

Les Allemands ne sont pas nés de la dernière pluie. Ils savent que des informations les concernant sont transmises régulièrement par les Résistants aux alliés Britanniques. Ils disposent d'une arme redoutable de détection grâce aux véhicules équipés d'antennes-cadres goniométriques dont le but est de repérer toute émission suspecte, et d'en déterminer la source par système de triangulation faisant intervenir plusieurs véhicules en même temps. Système d'autant plus dangereux que les Allemands l'installent à bord de véhicules on ne peut plus banalisés : Camionnettes d'artisans, voitures de livraison, ambulances, etc.... Les *Fieseler-Storch*, avions de reconnaissance ne sont pas en reste. Ils survolent consciencieusement l'agglomération mancelle, toujours prêts à « moucharder » à leurs collègues au sol toute émission douteuse. Heureusement, ils sont facilement repérables au bruit de leur moteur, mais encore faut-il disposer au bon moment d'un « guetteur » disponible, et les volontaires ne se bousculent pas.

Les consignes sont strictes pour les « pianistes » : une vacation ne doit pas dépasser dix minutes, ou 400 caractères. Il est préférable d'émettre en campagne plutôt que dans les villes et chaudement recommandé de changer souvent d'emplacement. Dans la mesure où les postes sont lourds et encombrants, et compte tenu du fait, qu'à l'époque le Français moyen ne dispose pas de véhicule motorisé, beaucoup de déplacements s'effectuent à bicyclette avec un matériel pesant et fragile dans les sacs, dans des conditions de sécurité largement précaires. Plus d'une fois, pour déjouer la surveillance ennemie, notre père, soit seul, soit accompagné de René André, est allé émettre dans le grenier d'une maison inoccupée rue Delagénère, mise à disposition par une vieille dame sympathisante et courageuse : Madame Lellieu qui, heureusement pour elle ne sera jamais inquiétée. Je pense qu'un poste émetteur s'y trouvait en permanence. De plus, cet endroit se prêtait parfaitement bien aux émissions car facile à surveiller et situé sur une hauteur ce qui ne pouvait que faciliter la transmission des ondes.

J'allais vers mes 7 ans. Je me souviens qu'un jour, notre père, croyant me faire plaisir, a placé son casque d'écoute sur ma tête. J'ai été passablement intrigué en écoutant ce qui ressemblait à des piaillements d'oiseaux, et un peu déçu ! Je m'attendais à quelque chose de plus spectaculaire. Il va de soi que notre père, ce jour-là, se montra imprudent, malgré le fait qu'il me recommanda chaudement ' *de n'en parler à personne !* Allez donc savoir ce qui peut passer dans la tête d'un gamin de cet âge !

En juin 1943, les événements se précipitent : le responsable Radio du Réseau pour toute le Secteur « Ouest » de la France : Olivier Courtaud, dit : *Jacot* est arrêté à Paris par la Gestapo. Un autre responsable, chef intérimaire du Réseau : *Alex* est abattu à la mitrailleuse par les spadassins venus pour l'arrêter. De nombreuses arrestations déciment l'Organisation en région parisienne. *Jacot*, bien que torturé ne dénonce personne, ses lèvres meurtries ne laisseront échapper qu'un seul nom : le sien.... Il est remplacé dans ses fonctions par Robert Bacqué, la trentaine, professeur de tennis dans « le civil » qui va être affecté du pseudonyme : *Tilden*, en souvenir des fameux « mousquetaires ». Je me souviens très vaguement de lui, lorsqu'il passait au Mans et qu'il venait déjeuner chez nos parents. Il m'impressionnait beaucoup par sa carrure et une froideur incontestable dont il n'arrivait pas à se départir. Ma mère trouvait bizarre que, venant déjeuner relativement souvent à la maison, dans une période de restriction très stricte, il ne lui vienne jamais à l'idée de m'offrir, à moi, le petit dernier, la moindre babiole, pour « marquer le coup ». Ma sœur Thérèse, mon aînée de 10 ans, douée sans doute d'un sixième sens se méfiait inconsciemment de lui et le trouvait un peu trop douillet et « inconsistant ». La suite prouvera qu'elle n'avait pas tort.

Toujours est-il que le 4 novembre de la même année, *Tilden* de passage à Paris, en infraction avec les consignes de sécurité en vigueur dans la capitale, décide de passer des messages à Londres. C'est par pure paresse, ou peut-être un peu pour se faire « mousser » auprès de sa dulcinée que, malgré les injonctions formelles qui lui avaient été faites, il émet au domicile de sa maîtresse, rue de La Boétie, alors qu'il dispose de nombreux « asiles » hors Paris. Il se fait rapidement repérer par les véhicules Gonio du *Funkabwher* et est arrêté séance tenante. Au cours de l'interrogatoire

qui va suivre, il se fait tirer l'oreille puis, après avoir reçu une simple gifle ne va pas tarder à « se mettre à table » au-delà de toute espérance pour les services de l'*Abwehr*. Des documents manuscrits retrouvés dans des locaux précédemment occupés par la Gestapo, avenue Foch, à la libération, sont particulièrement révélateurs sur la grande complaisance qu'il a manifestée à l'égard de l'occupant. Non seulement, il dénonce **tous** les Résistants qu'il connaît, même ceux dont il pouvait facilement occulter l'existence, mais il fait franchement du zèle. Quelques jours plus tard, des membres actifs du Réseau qui viennent d'être arrêtés, et enfermés dans un local de l'avenue Henri Martin, tendent l'oreille et entendent très clairement *Tilden*, en veine de confidences, confier clairement à Masuy, « grosse légume » de la Gestapo, qui l'interroge : « - *Pour Bernay, vous ne trouverez pas tout seuls, il faut que je vous accompagne !* ».

Il pousse l'audace et la provocation jusqu'à retourner voir ses comparses résistants et prétend avoir été arrêté par la Gestapo, mais avoir réussi à s'échapper. Il va jouer pendant quelque temps un jeu extrêmement pervers. Les Allemands lui demandent de continuer à émettre des messages destinés à transmettre de fausses informations aux alliés, comme s'il poursuivait normalement ses activités, en toute liberté. Non seulement il accepte, mais il collabore dans le plein sens du terme. En effet, les responsables alliés des transmissions Radio ont prévu une telle éventualité. Ils savent que sous la contrainte ou sous la torture un opérateur peut-être amené, contre son gré, à contacter Londres à la demande de l'occupant. La parade existe, heureusement. Le résistant obligé d'émettre dans ces conditions a la possibilité d'indiquer à son correspondant qu'il s'agit d'une émission « forcée », dont il ne faut pas tenir compte, le plus souvent en altérant la signature du message, selon un processus prédéterminé, et totalement indétectable par les Boches. A aucun moment *Tilden* ne va recourir à ce subterfuge dont il connaît pourtant parfaitement l'existence. Il continue à émettre comme si de rien n'était, en toute transparence, sans alerter personne...

Serait-il raisonnable de condamner indistinctement ceux et celles qui ne résistent pas à la torture ? Bien sûr que non ! Les services de la Gestapo ont mis au point des techniques de torture inhumaines et particulièrement efficaces, en particulier le supplice de la « baignoire », remplie d'eau glacée, et dans laquelle on immerge le ou la résistant (e), entièrement nu (e), après lui avoir menotté les chevilles ainsi que les poignets ramenés derrière le dos. Au bout d'un temps d'immersion plus ou moins long, la victime suffocante, au bord de l'asphyxie, est extraite momentanément de l'élément liquide pour entendre le tortionnaire hurler à ses oreilles : « PARLE ! PARLE ! PARLE ! En cas de refus, c'est une nouvelle immersion, et ainsi de suite jusqu'à la syncope, la mort ou la réponse tant attendue par les tortionnaires. Certains qui s'en seraient cru incapables ont résisté contre toute attente, d'autres ont lâché plus ou moins rapidement, d'autres encore ont réussi à gagner du temps en dénonçant des complices imaginaires ou des camarades qui étaient déjà arrêtés, ou en livrant le minimum d'information.

Tilden, par contre a sciemment, complaisamment collaboré. Les Allemands n'ont d'ailleurs aucune estime pour ce genre de personnage. Quand ils vont se rendre compte qu'il n'y a plus rien à en tirer, ils vont l'interner et l'envoyer en déportation, « comme les copains ». A la libération, il restera introuvable. J'ai appris, seulement très récemment, en me reportant à des archives patiemment constituées par des spécialistes, quel fut son itinéraire : il a quitté la gare de l'Est le 24 février 1944 à destination de Sarrebrück, puis fut rapidement transféré au camp de Mauthausen, où il reçut le numéro de matricule : 57847. Il est décédé au Kommando de Ebensee le 19 mai 1945.

Dans la liste retrouvée à la Libération dans les archives du S.D. avenue Foch, figure cette confidence de *Tilden* :

« (...) j'ai connu au Mans un opérateur radio : Fauchard Édouard 63, rue des mûriers, travaillant aux Mutuelles du Mans (...)

-0-0-0-0-0-0-0-0-

L'ARRESTATION.

Ce dimanche 7 novembre 1943 ressemble aux autres dimanches d'automne. La température est clémente mais plus pour longtemps. J'ai l'impression que les hivers de guerre ont été les plus rigoureux de mon existence, sans doute, à cause du manque de combustibles et des pénuries alimentaires. Notre mère, catholique pratiquante, s'est levée relativement tôt pour assister à l'office paroissial. Je couche dans une chambre voisine et je m'empresse d'aller rejoindre Papa qui, lui, fait la grasse matinée. Maman est déjà rentrée de la messe. Elle a allumé la cuisinière et s'active pour préparer le déjeuner dominical, un splendide poulet que notre père a déniché, en se donnant beaucoup de mal, chez des paysans sarthois. Maman le prépare avec délectation sans savoir que sa volaille va servir à satisfaire la goinfrerie des glorieux représentants du 3^e Reich

Il est aux alentours de 9 heures. Je suis couché à côté de papa. Comme il le fait souvent pour s'entraîner au Morse, il tapote le bois de lit avec deux doigts, un pour les points, un pour les traits, en essayant de reconstituer le texte d'une poésie apprise par cœur à l'école, ou tel message fictif qu'il invente sur le moment. Le but recherché est de reconstituer rapidement les automatismes de sa jeunesse et d'arriver à émettre vite et bien. Je le regarde opérer, silencieux et admiratif. Pour un peu, j'en oublierais de respirer ou d'avaler ma salive...

Nous entendons alors une voiture qui s'arrête à hauteur de la maison, le long de notre trottoir. La sonnette retentit et maman va ouvrir. Papa, apparemment pas inquiet, se lève et commence à s'habiller en me confiant : « Ca doit être André ! » (René André, son collègue, membre du même Réseau). Une cavalcade se fait entendre dans l'escalier, la porte de la chambre s'ouvre brutalement sous la poussée de deux ou trois énergumènes. L'un d'eux qui a la main droite armée d'un « coup de poing américain » frappe violemment notre père à la mâchoire et le projette contre l'armoire à glace. La glace ne se brise pas sous le choc mais se met à vibrer fortement en émettant une sonorité incongrue, totalement inattendue et insolite qui n'a jamais quitté ma mémoire. Je l'entends encore ! Notre père qui est à peine habillé est devenu d'une pâleur extrême et a du mal à récupérer. Sous l'émotion, je fonds en larmes. L'un des sbires présents dans la chambre, peut-être celui qui a frappé mon père, parle parfaitement le Français, sans le moindre accent. Ce n'est pas un Boche. Il se tourne vers moi en hurlant : « *Faut pas pleurer, ton père est un salaud de Gaulliste !* ».

Peu de temps après, notre beau-frère Robert et son collègue Paul Segretain se présentent à la maison pour confier à notre père des messages destinés à Londres. Ils sont aussitôt arrêtés, menottés, interrogés, tabassés, en même temps que notre père. Les agents de la Gestapo les ont coincés contre un mur de la Salle à manger à l'aide d'un buffet assez lourd chargé de pas mal de vaisselle, les poignets ficelés par des fils électriques...

Paul Segretain racontera quelques années plus tard, quelle fut l'ultime recommandation de son épouse au moment où il la quitta pour enfourcher son vélo et accompagner Robert Gérard, son complice : « *Surtout, ne rentre pas trop tard, je mets le canard au four à 11 heures !* » Le pauvre ne goûtera jamais à ce délicieux volatile, ce qui n'est pas trop grave, mais ne reverra celle qui l'a soigneusement cuisiné que 16 mois plus tard, ce qui l'est davantage ...

Une cousine à notre père, en instance de divorce, a confié en dépôt à nos parents quelques objets de valeur : des bijoux personnels dont une bague avec diamant et un service à thé japonais en très fine porcelaine et d'un grand prix puisque chacune des 12 tasses qui le composent est ornée d'un motif différent. Les bijoux sont dans le tiroir de ce buffet et le service à thé juste en-dessous. Il est de notoriété publique que les policiers allemands pillent consciencieusement les foyers qu'ils visitent. Nous aurons eu de la chance dans la mesure où ils n'ont même pas pensé à voir quel était le contenu de ce meuble ! Ils se borneront à barboter quelques bouteilles de Champagne que notre père avait stockées religieusement à la cave pour fêter la victoire et, bien entendu, notre poste de radio pour nous enlever toute idée d'écouter la B.B.C. René André sera moins heureux que nous. Les fripouilles venues l'arrêter feront main basse sur l'argent du mois ramassé au fond d'un tiroir ; il n'y a pas de petit profit pour ces canailles ! Il faut dire qu'à l'époque

les salariés, dans leur grande majorité, percevaient leurs émoluments en espèces sonnantes et trébuchantes qu'ils s'empressaient de mettre en sécurité au fond de la poche la plus profonde de leur tenue vestimentaire.

Vers 11 heures du matin, nouveau coup de sonnette. Les Allemands ouvrent la porte et font entrer *manu militari* un nouveau visiteur. Il s'agit d'un collègue de papa, vraiment mal inspiré. Il vient d'acheter un appareil photo et n'arrive pas à en maîtriser les différents réglages : vitesse, diaphragme, retardateur... Pour lui, c'est de l'Hébreux ! Un ami charitable, pensant lui rendre service, lui a conseillé ; « *Va donc voir Fauchard, c'est un as en photo ; il va certainement pouvoir te dépanner !* ». Tout affolé, il débite son histoire aux *Frisés* qui s'imaginent que ce visiteur fait bel et bien partie de la bande, mais qu'il joue la comédie et cherche à les mener en bateau. Ils ne tardent pas à lui caresser un peu les côtes pour vaincre ce qu'ils pensent être ses réticences. Finalement, ils se rendent compte qu'il est totalement inoffensif et le fichent dehors à grands coups de lattes dans les fesses. Je l'entends encore présenter ses excuses à ses hôtes au moment de son départ : « *Vous êtes sûrs, Messieurs que je ne vous ai pas dérangés ?* » Ce sera la seule séquence comique de cet exécrationnel scénario.

Le reste de la famille, notre mère, ma sœur Thérèse, mon frère Jean et moi-même sommes enfermés pendant tout ce temps dans une chambre au premier étage. En ce qui me concerne, avec toutes ces émotions je n'ai pas eu droit à mon petit déjeuner habituel et mon estomac crie famine. Ma mère n'ose pas trop descendre dans la cuisine pour me préparer quelque chose. Ma sœur Thérèse âgée de 17 ans, dont je salue le courage et la détermination, me prend à bras, descend l'escalier avec autorité et sans demander la moindre permission aux policiers allemands me prépare du lait chaud. J'entrevois au passage notre père et notre beau-frère en fâcheuse posture et j'éclate en sanglots. Thérèse, qui depuis le matin est envahie d'une sourde colère me jette alors au visage : « *Tu ne vas tout de même pas pleurer devant ces gens-là !* ». Et non contente de m'apostropher, elle prend quelques morceaux de sucre dans un placard et, ostensiblement, s'en va les proposer aux prisonniers. Un des gardes s'interpose, s'imaginant qu'elle leur tend un poison. Il récupère les morceaux de sucre, les renifle avec suspicions et conclue : « *Il faudra les analyser !* ». Puis, il ne tarde pas à nous faire remonter prestement vers le premier étage.

A midi, nous entendons les rires gras et les éructations sonores de nos visiteurs qui se sont installés à table et dégustent le poulet fermier d'un bon appétit. Vers 14 heures, une cousine qui venait chercher ma sœur pour aller au cinéma est dirigée elle-aussi vers le premier étage.

Aux alentours de 16 heures, tout ce beau monde décide de quitter les lieux. Un des policiers parlant français fait remarquer à notre mère que nous avons beaucoup de chance parce qu'ils auraient pu aussi « embarquer » notre frère Jean, âgé de 15 ans, dans la mesure où celui-ci, ayant entendu leur coup de sonnette, avait essayé de se débarrasser du poste émetteur en le jetant par dessus le mur, au fond du jardin, dans une impasse désaffectée. Notre mère s'abstient de tout sentiment reconnaissant pour leur grande mansuétude et essaie simplement de plaider en faveur de Jean, en alléguant son jeune âge. Heureusement, les choses en restent là. Nous sommes autorisés à faire nos adieux à notre père. Cette séquence est restée gravée dans ma mémoire de façon indélébile. Je descends l'escalier en tremblant, le cœur gros, angoissé, ne sachant trop quelle attitude adopter. J'ai plein de choses à dire à Papa, mais c'est n'est pas facile avec tous ces sales Boches qui l'entourent et qui me font un peu peur. Maladroitement je l'embrasse sur les deux joues, et laisse la place aux autres membres de la famille qui sont derrière moi. Quelques instants auparavant un policier parlant français a conseillé à notre mère de remettre à son mari un vêtement chaud. Elle lui tend son pardessus qu'il ne peut pas enfiler à cause de ses menottes et qu'il serre maladroitement sous son bras.

Accompagné de René André, tous deux menottés, Papa monte dans une « Traction avant » noire, qui prend la direction de Paris, Avenue Henri Martin, pour y rencontrer le sinistre Masuy. Robert et Paul restent momentanément au Mans, sont interrogés par la Gestapo, installée dans des locaux situés rue des Fontaines (*), et après une incarcération de quelques jours à la prison du Vert Galant, vont rejoindre la Maison d'arrêt de Fresnes.

Arrivée dans les faubourgs de la capitale, la voiture transportant notre père et son compagnon, manque de peu d'écraser un chien qui n'a pas cru nécessaire de traverser la chaussée en empruntant « les clous ». C'est l'affolement général. La voiture s'arrête, deux policiers descendent pour « ausculter » le pauvre animal qui, visiblement, a plus de peur que de mal. Rassurés sur son sort, les pandores poussent un soupir de soulagement et reprennent la route,

(*) Cette rue s'appelle désormais : « Rue des victimes du Nazisme.

la conscience tranquille. Ce sont les mêmes qui dès le lendemain, vont reprendre leur sinistre besogne avec délectation et sans le moindre état d'âme : ongles arrachés, brûlures de cigarettes, passages à tabac, immersions à la baignoire, nerf de bœuf, etc... On peut être tortionnaire et avoir un faible pour les animaux domestiques...

Quelques jours plus tard, des collègues de notre père apportent à notre mère une lettre rédigée à son intention, par son mari le 24 mai et modifiée le 19 octobre, qu'ils ont trouvée dans ses affaires personnelles. Elle commence par ces mots : « *Il se peut que l'activité à laquelle je me livre me coûte la vie. Je le fais pour ma Patrie. Je ne veux pas que ma mort soit pour vous une cause de tristesse ou de lamentation, mais je veux, au contraire, que vous ayez la fierté de votre mari et de votre père.* » Elle se poursuit en termes émouvants : « *J'ai voulu que mes enfants, et particulièrement Michel, aient dans leur vie l'exemple du sacrifice suprême de leur père (...).* Ce message ultime, en forme d'adieu, se termine sur une note réconfortante, et un tant soit peu inattendue chez un homme ne fréquentant pas assidument les offices de sa paroisse : « *Nous nous retrouverons plus tard dans un monde où il y aura davantage de justice, de bonté et de charité.* »

Indiscutablement, depuis juin 1943, date d'une série d'arrestations dévastatrice intervenues dans la capitale, notre père et ses compagnons du Mans, ont dû connaître une tension nerveuse intense. (On ne parle pas encore de « stress », mais c'est tout comme). S'imaginant être « filés », plus d'une fois nos amis s'engouffrent précipitamment dans un grand magasin du centre-ville, zigzaguent entre les rayons, changent d'étage pour ressortir, tout aussi précipitamment par une issue située dans une autre rue. Je pense que plus d'un a dû éprouver des difficultés d'endormissement... Beaucoup de Résistants arrêtés par la Gestapo, ont avoué après coup, que, paradoxalement, une fois tombés dans les mailles de leur adversaire, ils ressentaient comme une espèce d'immense soulagement, teinté d'un brin de fatalisme, en reconnaissant au fond d'eux-mêmes : « *Hé bien maintenant, ça y est, je suis pris ; il ne peut rien m'arriver de plus fâcheux ou de plus grave !* ». Pour un peu, ils confieraient : « *Désormais, je vais pouvoir dormir tranquille !* ».

Personnellement, je me souviens parfaitement avoir vécu une période difficile. Notre père étant emprisonné et donc totalement indisponible, je reportais mon besoin de sécurité sur la personne de ma mère. Je vivais avec cette crainte continue : *pourvu que les sales Boches ne reviennent pas pour emmener Maman !* Les journées se déroulaient relativement bien, mais les angoisses apparaissaient le soir, dès que nous étions couchés. La maison était silencieuse mais je tendais l'oreille, à l'affût du moindre bruit venant de la rue et indiquant la venue d'une voiture automobile. Les autos étaient rares à l'époque, et leur utilisation bien compromise par le manque de carburant. J'avais l'oreille fine dans ce temps-là, et j'entendais les voitures venir de loin. Si elles ne faisaient que passer et poursuivaient leur route, tout allait bien. J'entendais, avec délectation, décroître rapidement les décibels. Par contre, si l'une d'entre elles avait la malencontreuse idée de s'arrêter près de notre domicile, j'arrêtais de respirer dans l'attente du coup de sonnette annonciateur d'un retour offensif des services de la Gestapo. Comme la sonnette restait heureusement muette, mon diaphragme se décoincit et mes poumons reprenaient progressivement un fonctionnement normal. Petit à petit, mes angoisses ont disparu et j'ai recouvré un certain équilibre. Il n'empêche que, 70 ans plus tard, j'en ai conservé un souvenir douloureux.

J'ai en mémoire un détail amusant qui peut faire sourire... Lorsque notre père s'absentait pour effectuer des émissions, il lui était difficile d'indiquer à son épouse à quelle heure précise s'effectuerait son retour, à cause d'un certain nombre d'impondérables. Notre mère s'angoissait facilement. Elle regardait obstinément la pendule, puis s'en allait voir dans la rue si elle apercevait la silhouette rassurante de son époux. Elle confiait ses inquiétudes à Thérèse et Jean. Une phrase revenait régulièrement entre ses lèvres : « *Pourvu qu'il ne se soit pas fait pincer !* ». Dans ma logique enfantine, les choses étaient simples. Les « sales Boches » avaient à leur disposition d'énormes pinces dont ils n'hésitaient pas à se servir pour pincer affreusement les pauvres Français résistants ! Lorsque mon père était de retour sans encombre, il m'est arrivé plus d'une fois d'examiner discrètement ses mains et ses avant-bras et de pousser un soupir de soulagement en constatant que ses membres ne présentaient aucun signe extérieur de « pincure ».

Notre sœur aînée Jacqueline, qui était enceinte et privée de son mari, est venue habiter avec nous. Les civils Français, en grande majorité, avaient encore une méconnaissance totale du système répressif patiemment élaboré depuis 1933 par Himmler et sa clique. Nous nous bercions encore d'illusions, nous persuadant que, dans l'ensemble,

les envahisseurs venus d'outre-Rhin étaient, somme toutes, des gens « corrects ». Croyant bien faire et suivant des conseils de voisins bien intentionnés, notre mère, accompagnée de Jacqueline, s'est rendue à Paris pour consulter un avocat, soi-disant au mieux avec ces Messieurs du 3^o Reich, et donc susceptible d'obtenir certains aménagements. Le but recherché était de pouvoir au moins bénéficier d'une courte entrevue avec les prisonniers. Inutile de dire que la démarche se solda par un cuisant échec. Pourtant, les deux épouses n'avaient pas ménagé les efforts, allant jusqu'à offrir, en plus de confortables honoraires, un énorme gigot à ce ténor du Barreau plus ou moins véreux ! Dans cette période douloureuse de notre Histoire, soulignons qu'un gigot ouvrait plus facilement les portes qu'une panoplie de chaudes recommandations !

Nous avons un oncle au Mans, Julien Anfray, mobilisé à la déclaration de guerre, et qui malheureusement avait été fait prisonnier à Dunkerque. Son épouse aurait bien aimé l'informer des circonstances dans lesquelles son beau-frère Édouard avait été arrêté par les Allemands. Elle n'ignorait pas qu'une censure très stricte était en place outre-Rhin. Elle se contenta donc de lui écrire textuellement : *' Je te signale que Édouard a été « hospitalisé » au Vert – Galant'* Notre brave oncle, qui connaissait la ville du Mans comme sa poche, savait pertinemment que l'établissement hospitalier mentionné était en réalité une sinistre prison. Il comprit sans peine et répondit à son épouse : *« Désolé pour Édouard, mais si j'étais encore au Mans, j'aurais certainement été atteint par le même microbe... »*.

L' INCARCÉRATION

A partir du moment où notre père et ses « complices » sont internés à Fresnes, les Allemands, qui commencent à être un peu débordés, les laissent en paix et les considèrent désormais, à juste titre : 'hors d'état de nuire'. Le séjour à Fresnes va durer environ deux mois et demi. Nous avons la possibilité de communiquer et d'échanger du courrier. Malheureusement, les Allemands ont mis en place une censure féroce qui ne laisse passer que les banalités épistolaires. Nous avons également l'autorisation de lui faire parvenir des colis à intervalles réguliers. Notre mère, ne manquant pas d'imagination, va recourir à la technique du « double-fond » pour insérer dans les envois, par exemple au fond d'un pot de rillettes, une courte missive enveloppée dans un emballage étanche, et placée entre le fond du pot proprement-dit et un deuxième fond cartonné, rajouté, aux mêmes dimensions que le pot initial. De cette façon, mon père et ses compagnons qui sont dans l'impossibilité de recevoir Radio-Londres, sont néanmoins informés de l'évolution des opérations militaires et autres nouvelles passibles d'une censure rigoureuse.

Notre mère ne va pas tarder à améliorer le système... Pas très loin de notre domicile, entre la rue Fleury et la rue Gambetta, existe une petite entreprise artisanale de conserverie. Je me souviens de l'immense cheminée qui se dressait au dessus du bâtiment principal. Les légumes, fruits et autres ingrédients sont préalablement lavés, cuits et sertis dans des boîtes à conserve métallique. Avec la complicité de la responsable, le courrier destiné au prisonnier est glissé dans un emballage protecteur au milieu des petits pois-carottes ou haricots verts, juste avant le sertissage de la boîte, et celle-ci nous est remise en mains propres. A aucun moment, les préposés allemands recevant le colis ne vont s'imaginer que la boîte métallique qu'ils remettent à un détenu contient, effectivement un message manuscrit.

Le seul risque auquel notre mère n'a sans doute pas pensé réside dans le fait qu'un gardien affamé et mal intentionné pouvait très bien ne pas remettre la boîte à son destinataire (c'est arrivé plus d'une fois) et s'en approprier le contenu. Heureusement, cela ne s'est pas produit dans notre cas...

Apparemment, les colis destinés aux prisonniers sont confectionnés dans des cartonnages pouvant être utilisés plusieurs fois. Ils sont donc renvoyés à l'expéditeur avec certains emballages vides susceptibles de réemploi ultérieur. Notre père en profite pour nous faire suivre des messages écrits sur du papier de récupération avec une mine de crayon microscopique. La plupart, encore en notre possession, sont devenus illisibles, mais nous les avons, heureusement, recopiés à temps.

Notre père nous fait part de son angoisse concernant la situation de la famille sur le plan matériel. Il évoque ses nuits d'insomnie provoquées par son inquiétude à notre sujet et le fait que la lumière est coupée très tôt le soir dans les cellules, ce qui empêche toute lecture et toute activité ludique. Notre mère ne tardera pas à le rassurer en lui faisant savoir que Monsieur Jean-Marie Lelièvre, son employeur, Président de la Mutuelle Générale Française, lui-même Résistant, membre du Réseau « Kléber », a décidé de continuer à lui verser son plein traitement pendant toute la durée de sa captivité. Une telle décision, même replacée dans le contexte d'une période extrêmement troublée, mérite un « grand coup de chapeau ». Beaucoup d'employeurs n'en firent pas autant. Notre sœur aînée mariée à Robert Gérard, privée de ressources pour les mêmes raisons, dût se contenter d'une allocation mensuelle dérisoire. Heureusement, notre mère l'accueillit à notre domicile et subvint à ses besoins jusqu'au retour de son mari. Incontestablement, une telle générosité libéra notre père d'un grand poids et lui permit d'affronter plus sereinement de lourdes épreuves.

Dans ces messages clandestins qu'il nous fait suivre, notre père ne se plaint jamais. Quand il nous demande de lui faire parvenir telle denrée alimentaire ou tel objet indispensable, c'est toujours avec une certaine réticence de sa part et un souci constant de ne pas nous priver de quoi que ce soit dans une période particulièrement difficile marquée par des restrictions alimentaires sévères. J'en veux pour exemple cet extrait d'un courrier datant du début de l'année 1944 : *« Ne prive donc pas les enfants pour moi, ni toi non plus, ni tes parents, ni ton frère. Je veux à mon retour te retrouver plus belle que jamais. »*

Dans la même lettre, il demande à notre frère Jean âgé de 15 ans, de bien vouloir lui confectionner un jeu de Dominos en carton, en remplaçant éventuellement les points par des chiffres. On retrouve bien là son souci de déranger le moins possible...

En matière d'échanges épistolaires, notre mère, toujours à la recherche d'une astuce susceptible de contourner les rigueurs de la censure a proposé à mon père un subterfuge bien innocent : « *Si tout va réellement bien pour toi, il te suffira de signer tes lettres : « EDOIRE » et non pas « EDOUARD », les boches n'y verront que du feu, et moi, je comprendrai...* ». C'était effectivement la dernière des choses à faire ! Notre père, à l'article de la mort, la veille du peloton d'exécution, s'obstinerait à signer : *EDOIRE* pour ne pas alarmer son épouse...

Les deux dernières lettres écrites par notre père en notre possession ont été rédigées en Allemagne, et sont toutes deux signées : EDOUARD. Nous en déduisons qu'il devait être dans un tel état d'épuisement physique et mental qu'il a dû oublier cet « arrangement » conclu avec son épouse, ce qui n'était pas le cas des missives précédentes systématiquement signées : EDOIRE .

UN VOYAGE GRATUIT EN ALLEMAGNE

(Tous frais payés par la S.N.C.F.)

Fin janvier 1944, nous trouvons dans notre boîte à lettres une carte postale pré-imprimée, datée du 21 janvier 1943 (erreur de date très courante en période de changement d'année...), comportant la mention suivante : « *Je serai transféré dans un autre camp. N'envoyez plus de colis. Attendez ma nouvelle adresse.* » Dans le bas et à droite, la signature de l'expéditeur : EDOIRE .

La partie de la carte désignant les coordonnées de l'expéditeur nous confirme qu'il s'agit bien de notre père : un certain '*FAUCHARD Édouard, en bonne santé, à Compiègne, Matricule 24067.*'

Tout a commencé quelques jours plus tôt, le 19 janvier au matin, où tous les résistants arrêtés précédemment au Mans, et quelques uns venant de la région parisienne, en tout une dizaine, sont rassemblés dans une seule et même cellule : joie des retrouvailles, incertitude concernant l'avenir ; ils n'ont pas beaucoup dormi la nuit suivante ! Le 20 janvier au matin, des cars de police les conduisent à la gare du Nord et ils sont dirigés vers le camp de Royallieu à Compiègne, Centre de regroupement des résistants internés dans l'attente du départ en Allemagne. Le grand Reich subit des pertes humaines colossales sur le front russe. Il bouche les trous, tant bien que mal, en incorporant les classes de plus en plus jeunes et de plus en plus âgées, mais en prélevant au passage des travailleurs actifs qui vont faire de plus en plus défaut dans les usines d'armement. Le S.T.O. est insuffisant pour colmater les brèches. Il est hors de question de nourrir à ne rien faire des terroristes notoires, à Fresnes ou ailleurs ; ils seront plus utiles en Allemagne, en qualité d'esclaves!

Le séjour à Compiègne, bien qu'extrêmement court, est apprécié par tous, après toutes ces semaines de réclusion. Ce n'est pas un hôtel 'trois étoiles', mais il est possible de marcher dans une grande cour, de communiquer, et en ce qui concerne notre équipe mancelle, de faire connaissance avec tous les autres camarades du même réseau, victimes de la grande hécatombe provoquée par la trahison de l'abject *Tilden*.

Le 21, le matin de très bonne heure : appel général. Tous les prisonniers désignés vont être parqués dans un petit camp annexe. Dès 5 h le samedi 22, tout le monde est réuni afin de recevoir la ration alimentaire en vue du voyage : une boule de pain, un peu de fromage et des espèces de boudins. Les Allemands, bons princes, distribuent également des colis de la Croix Rouge contenant des boîtes de sardines, du pain d'épices et des pastilles de menthe... choix ô combien éclectique, d'autant plus que les ouvre-boîtes sont absents ! A 8 h, départ en ordre serré en direction du quai d'embarquement. Toute tentative de fuite est impossible, à moins de déclencher un bain de sang général. Deux soldats en armes tous les trois mètres de chaque côté de la colonne, encadrent et surveillent la misérable cohorte.

Un train composé de nombreux wagons à bestiaux attend le long du quai. L'enfournement à coups de crosses a lieu rapidement. La norme bien connue, en vigueur dans toutes les armées du monde est de 8 chevaux ou 40 hommes par wagon. En l'occurrence, le wagon qui accueille notre père et ses collègues du même réseau accueille environ 120 occupants. Il en est de même de tous les autres. Outre d'authentiques résistants, figure un ramassis de fripouilles notoires arrêtées pour des délits de droit commun : marché noir, vol, proxénétisme, etc... Le train s'ébranle à 9 h 50. Il emmène en ses flancs environ 2000 « voyageurs », très exactement : 1991 dont 1852 Français, du matricule : 40074 au matricule : 43469. (Les matricules antérieurs ont été abandonnés et remplacés par de nouvelles tranches de numérotation). C'est le 2° convoi depuis début janvier. De nombreux autres suivront.

Un rescapé décrira ce voyage comme « *le plus effroyable des supplices* », et encore « *le souvenir le plus atroce que j'ai pu conserver* ». Après deux heures de voyage, en atmosphère confinée, la station debout commence à peser, les jambes rentrent dans le corps La respiration du voisin crée une gêne supplémentaire. La transpiration de ce troupeau humain commence à se condenser sur les parties métalliques. Nous sommes en janvier, mois particulièrement rigoureux !

Arrêt non prévu dans une petite gare. Les gardes Allemands prévenus par des mouchards ont un message à transmettre : « *Il y a des couteaux et des scies dans les wagons ! Rendez-les tout de suite, sinon, nous fouillons, et si nous en trouvons, on tire dans le tas !* »

Des couteaux tombent par les fentes des glissières.

Quoique en plein mois de janvier, la chaleur dans le wagon devient suffocante. Tout le monde est nu jusqu'à la ceinture. La SOIF, atroce, brutale, impitoyable, implacable, obsédante, submerge tout un chacun. Le convoi s'arrête environ tous les trente kilomètres. A chaque halte, le concert de lamentations s'amplifie, mais reçoit toujours la même réponse de la part des gardiens : « **VOUS POUVEZ CREVER !** ». La discipline instaurée lors des premiers kilomètres, et qui consistait à se tenir successivement assis puis debout, alternativement par moitié de wagon, a fait long feu ! On se bouscule, on s'injurie, on essaie sans succès de se mettre les uns derrière les autres, jambes écartées. Ceux qui perdent connaissance sont piétinés et meurent écrasés.

Dans le courant de la nuit, un nouvel arrêt intervient. Les sentinelles ont constaté que les occupants d'un wagon ont réussi à disjoindre des planches et s'apprêtent à prendre la fuite. Rafales de mitraillettes, cris, vociférations, intervention musclée des garde-chiourmes. Un train express déboule en sens inverse et transforme en bouillie sanguinolente un pandore Allemand. La fureur des Teutons est à son comble. Un jeune de 17 ans qui avait tenté de s'enfuir est abattu séance tenante d'une balle dans la tête. Georges Dugué confiera à son retour avoir entendu distinctement la victime appeler sa mère dans les secondes précédant son exécution. Tous les autres occupants du wagon concerné sont entièrement dénudés pour leur ôter toute possibilité de nouvelle évasion et répartis dans les autres voitures.

Ils sont maintenant aux alentours de 140 !

Le train redémarre. Les assoiffés boivent leur urine. La panique et l'affolement vont faire des ravages. Heureusement, il y a *Jacot*, de son vrai nom : Olivier Courtaud, cet homme héroïque, qui s'est laissé torturer sans dénoncer aucun de ses camarades. Son courage tranquille, son autorité souriante, son dévouement, son esprit d'équipe vont maintenir l'ordre dans le groupe des résistants présents . C'est un homme au cœur énorme que j'ai eu le privilège de côtoyer dans les années 50 et qui m'a laissé un souvenir inoubliable. Je m'en veux de ne pas l'avoir, à l'époque, apprécié encore davantage. Il mériterait qu'on écrive un livre, rien que sur lui.

o-o -o-o-o-o

Radio-Naviguant à Air-France, et affecté à la liaison : France-Argentine, il a dû franchir plus d'une fois la Cordillère des Andes à l'époque héroïque. La déclaration de guerre le surprend alors qu'il séjourne à Buenos-Aires, avec sa compagne Lucienne. Il prend rapidement la décision de rejoindre l'Angleterre pour se mettre au service de la France Libre. Il suit une formation accélérée et ne va pas tarder à être parachuté en Normandie, très exactement la nuit du 28 au 29 mai 1942, à la demande pressante de *Rémy* qui réclame à cors et à cris un opérateur radio qualifié et un technicien supervisant parachutages et atterrissages nocturnes. A 39 ans, bien des postulants auraient déclaré forfait. Ce n'est pas une sinécure d'être parachuté, à cet âge, en pleine nuit en France occupée... Il faut dire que *Jacot* a une raison supplémentaire de détester cordialement les Allemands : sa compagne Lucienne qu'il a laissée en Argentine avait décidé de le rejoindre en Angleterre avant son départ en France. Le cargo sur lequel elle a embarqué n'arrivera jamais à destination. Les U-Boots de la Kriegsmarine écumant l'Atlantique torpillant inlassablement tout navire ravitaillant la Grande-Bretagne... J'ai lu avec émotion, il y a peu de temps, le récit de ses aventures, qu'il a intitulé : « *Souvenirs d'un autre temps* ». On peut y lire sur la toute première page cette poignante dédicace :

« *A LUCIENNE MAUCHIN DES FORCES FRANCAISES LIBRES, QUI REPOSE AU FOND DE L'ATLANTIQUE, VICTIME DE SON COURAGE, DE SON DÉVOUEMENT, DE SON AMOUR.* »

Pendant plus d'un an, *Jacot* va recruter et former un certain nombre d'opérateurs radio. En compagnie du dévoué pharmacien Roger Vinay, dont j'aurai le plaisir de faire connaissance en 1957 lorsque je serai en école de pilotage à la base de Marrakech, il va élaborer en liaison avec les services compétents de la Royal Air Force les techniques

permettant les parachutages en France occupée ainsi que les délicats atterrissages nocturnes dans les prairies normandes !

A la page 124 de son ouvrage, *Jacot* fait allusion au recrutement des deux « pianistes » manceaux, en des termes qui m'ont touché particulièrement :

« Par l'intermédiaire de 'Schupo' (Jacques Basset), fils aîné de Pommier, et des deux frères 'Dekobra', ses agents du Mans, nous avons recruté deux radios dans cette ville : **Édouard Fauchard**, dit 'Poulet', ancien radio de la Marine Nationale, engagé volontaire des deux guerres, belle figure énergique de patriote, dont la devise aurait pu être : *JE MAINTIENDRAI* et **René André**, dit 'Poussin', autre opérateur de la Marine, tous deux excellents éléments, dont le dévouement était absolu. Ils opéraient de chez eux ou chez des amis. »

A son retour de déportation, il aura à cœur d'apporter son soutien aux veuves et aux orphelins du Réseau. Il créera l'association : « *L'Aide aux orphelins* » chargée d'aider pécuniairement et moralement les familles en difficulté, et dont j'ai personnellement bénéficié.

O-O -O-O-O-O

Un jour blafard finit par se lever. Le train roule toujours. Je m'imagine notre père, je devine ses pensées. Chaque tour de roue l'éloigne un peu plus de ceux qu'il aime. Ses pensées basculent. Il savait qu'un tel dénouement était envisageable et il a depuis longtemps fait le sacrifice de sa vie. Il n'empêche que depuis 24 heures les événements s'enchaînent et se bousculent de façon imprévue. Il est sans doute un peu étonné d'être encore en vie. Il s'attendait plus ou moins au Peloton d'exécution mais pas à cet enfer. Ce maudit train l'emmène malgré lui vers un monde sombre, hostile, dont il ne soupçonne même pas l'horrible cruauté. Je suis certain, malgré tout qu'il ne regrette rien et envisage l'avenir avec courage et détermination. Ses compagnons d'infortune somnoient pêle-mêle autour de lui. Les tentatives d'évasion se font maintenant de plus en plus rares, sans doute à cause de l'épuisement et de la distance considérable déjà parcourue. Sans le savoir, ils ont pénétré en Allemagne, mais qu'est-ce que ça change ? Le ciel est gris, le pays noir et froid et la SOIF torture plus que jamais les organismes affaiblis.

Soudain le train ralentit et s'immobilise en gare de Trêves. Miracle, les portes s'ouvrent ! Un air frais chasse les puanteurs des wagons et les prisonniers sont autorisés à descendre sur le quai. Chaque homme peut absorber un bon litre d'une espèce de soupe grossière et gluante à base d'orge. Des seaux d'eau excitent les convoitises mais il n'y en a pas pour tout le monde et des bagarres éclatent, rapidement réprimées à coups de crosses.

Là encore *Jacot* intervient et s'efforce de rétablir l'ordre. Un résistant particulièrement faible, *Faucon*, arrêté par les Allemands à Paris, échappé, blessé par balle, repris et présent dans ce train, confiera : « ***Je réussis grâce à 'Jacot' à en avoir un demi-litre ; j'avais l'impression de boire la vie !!!*** »

Le sinistre convoi repart. La situation empire d'heure en heure. Des hommes faiblissent et tombent. L'unique tinette a été renversée depuis longtemps. Les excréments jonchent le sol. On urine dans une boîte à conserve providentielle qu'on se passe de mains en mains et que l'on vide par la lucarne. La deuxième nuit va être encore pire que la première. L'épuisement est général. Les prisonniers sont allongés les uns sur les autres. Des cas de folie furieuse apparaissent. *Jacot* et un de ses compagnons sont obligés d'intervenir pour assommer un homme dont le comportement devient dangereux pour tout le monde. Dans l'obscurité, ils voient mal et se frappent involontairement l'un et l'autre. Mais là encore, *Jacot* fait de son mieux, il est partout à la fois, essayant d'apaiser et s'efforçant de rétablir un certain ordre.

Et puis une nouvelle fois, le jour apparaît. Le long de la voie, des équipes de bûcherons travaillent. Ils sont en uniformes militaires français et sont tous prisonniers de guerre. Le train ralentit en gare de Weimar, s'arrête un instant. On entend un bruit d'aiguillage, et il repart à faible vitesse et monte une colline à forte pente. Il s'arrête enfin. A travers les interstices les occupants des wagons immobilisés aperçoivent avec étonnement comme une espèce de grande usine cauchemardesque où s'agite toute une armée de silhouettes fébriles, crânes rasés, vêtus d'un ensemble vestimentaire bizarre à grandes rayures verticales foncées.

LE VOYAGE A DURÉ 52 HEURES !

N'oublions jamais, braves Français que nous sommes, que cet abominable convoi ferroviaire qui vient de s'immobiliser a été affrété par la S.N.C.F (Société Nationale des Chemins de fer Français). Il a roulé, en grande partie sur un réseau français, contrôlé par des aiguilleurs français ! La locomotive tractant ces sinistres wagons et leur chargement pitoyable était dirigée par un chauffeur et un mécanicien français !

Après deux heures de stationnement, les portes s'ouvrent enfin. Les SS font irruption et à grands coups de triques vident rapidement les wagons de leur contenu. Ils se font aider par des chiens policiers particulièrement féroces. Ceux qui ont sombré dans la folie sont exécutés immédiatement d'une balle de pistolet dans la nuque. Les cadavres sont extirpés des wagons et jetés pêle-mêle le long du ballast dans l'attente du four crématoire. Les blessés dont beaucoup ont été touchés par des tirs de pistolets-mitrailleurs au moment des évasions, sont couchés dans des couvertures tenues aux quatre coins par leurs camarades.

Sous bonne escorte, la pitoyable cohorte prend le chemin du camp de concentration tout proche construit sur une colline couverte de hêtres, d'où son nom qui aurait pu être bucolique dans un tout autre contexte : BUCHENWALD ! En réalité, c'est un endroit on ne peut plus sinistre, à 800 mètres d'altitude, exposé aux vents glacés et violents en provenance du nord et de l'ouest. Il y neige couramment jusqu'à la fin mai. La première chose qu'aperçoivent les nouveaux arrivants est une pancarte bien visible qui en dit long sur les motivations profondes et les bas instincts des dirigeants du glorieux 3^e Reich :

‘ICI, CHACUN SON DÛ’

‘A TORT OU A RAISON, MON DIEU C'EST MA PATRIE !’

‘ O TOI QUI ENTRE ICI, PERDS TOUT ESPOIR’

Harassés, durement éprouvés par cet épouvantable voyage, couverts de souillures, affamés, ces pauvres hères sont dirigés vers une première salle où ils sont « invités » à déposer les objets personnels dont ils n'auront plus nul besoin : montres, bagues, alliances, etc... Il n'y a pas de petit profit, car la poursuite d'une guerre coûteuse sur plusieurs fronts saigne particulièrement l'économie allemande ! Ils sont ensuite consciencieusement tondus de la tête au pied, le crâne asymétriquement rasé, de façon à être plus facilement repérables en cas d'évasion. Ils sont dirigés ensuite vers un autre local où ils sont plongés entièrement nus dans une espèce de grande baignoire remplie d'un liquide noirâtre, fortement concentré, à base de crésyl ou de formol. Les puces et autres parasites sont instantanément désintégréés. Un rinçage musclé à l'eau brûlante met un terme à ces préalables qui vont être suivis d'un passage rapide au magasin d'habillement. Chacun doit choisir rapidement une tenue rayée, plus ou moins à sa taille, ainsi qu'un couvre-chef, sorte de béret lui-aussi rayé surnommé la « Mütze ». Pas de chaussures, mais simplement deux semelles de bois recouvertes d'une espèce de lanière en toile. Les détenus sont ensuite dirigés vers une sorte de bureau où ils doivent décliner leur identité. Chacun d'eux reçoit ensuite une bande de tissus rectangulaire portant le numéro de matricule de l'intéressé. Cette délicate attention que certains pourraient considérer comme une simple « formalité » constitue en réalité le comble de l'humiliation et de la déchéance. Les bourreaux nazis manifestent un état d'esprit particulièrement diabolique. Ils poussent à fond la déshumanisation de la Créature en effaçant toute référence à un quelconque Etat-Civil et en ne la considérant plus désormais que comme un simple nombre à cinq chiffres. Notre père est affecté du numéro : 43261 qui se substitue au précédent qu'il nous a mentionné dans sa carte expédiée à Compiègne.

Pour achever la tenue, chaque prisonnier a reçu un triangle rouge comportant la lettre « F », identifiant clairement son détenteur à un « Politique » en provenance de France. Le triangle vert est réservé aux seuls « Droits commun », le triangle rose aux homosexuels et le marron aux Tziganes. Les pauvres Juifs sont identifiés par une étoile jaune et les *Bible Förcher* ou Témoins de Jéhovah vont recevoir le triangle violet.

On peut se demander pour quel motif le chancelier Adolphe a pris la décision de persécuter les adeptes de ce groupement religieux particulièrement paisibles et inoffensifs. Pour plusieurs raisons: ils refusent obstinément le salut au drapeau et d'articuler à tout bout de champ le fameux '*Heil Hitler*', ce qui constituerait pour eux un acte d'idolâtrie, mais surtout, ils s'opposent à toute participation à la guerre. Dès son accession au pouvoir en 1933, Hitler décide de détruire ce qu'il qualifie « d'engeance maudite ». Sur 20000 adeptes, environ 10000 seront arrêtés dont la moitié mourront en camp de concentration ou seront exécutés. Ils sont jugés indignes du peloton d'exécution et beaucoup seront décapités à la hache, tout au moins jusqu'en 1939 ou 1940, date à laquelle ce mode d'exécution sera abandonné. Ils préfèrent mourir que participer de quelque façon que ce soit à l'effort de guerre. Certains S.S. conscients de leur haute moralité les utilisent pour garder leurs enfants ou en qualité de barbiers, sachant que leurs principes religieux leur interdisent de trancher la moindre gorge...

Ils sont les seuls détenus susceptibles de recouvrer instantanément la liberté. Il leur suffit pour cela de signer une déclaration écrite par laquelle ils reconnaissent s'être trompés et renoncent solennellement à faire partie de cette organisation. Bien peu ont recours à ce procédé. On signale même le cas d'adeptes ayant choisi cette échappatoire qui ont changé d'avis, demandé qu'on annule la signature qu'ils avaient donné un an auparavant, et repris volontairement la direction du camp de concentration !

0-0 -0-0-0-0

Les Allemands sont des gens particulièrement bien organisés. Rien n'est laissé au hasard. Cette main d'œuvre qui leur arrive providentiellement doit satisfaire à deux exigences fondamentales : être exempte de toute contamination bactériologique susceptible de décimer le reste du troupeau d'esclaves, et surtout les rangs de la glorieuse *Wermacht*, c'est la préoccupation « officielle ». Mais également et surtout, être toujours prête à exécuter immédiatement et scrupuleusement, quasi mécaniquement, tout ordre en provenance des autorités supérieures, afin que puisse continuer à vivre et à prospérer le toujours glorieux troisième Reich. Cela suppose donc, une formation préalable, une prise en main musclée dès l'arrivée des « nouvelles recrues » pour ne surtout pas leur laisser le temps d'acquérir et développer de mauvaises habitudes. D'où l'idée lumineuse de la QUARANTAINE.

Cette phase s'effectue dans un secteur appelé : « Le petit camp ». Les conditions de vie y sont épouvantables. Aucun confort. Les boxes permettent à 6 hommes de s'allonger à « touche-touche », couchés têtes bêches et disposant chacun d'une largeur de 35 cm. La vermine (je ne parle pas des Allemands, mais des puces et des poux !), est omniprésente et compromet nuit après nuit la qualité de ce qui devrait être un sommeil réparateur. Le petit déjeuner constitué principalement d'une tisane insipide mais chaude est servi à quatre heures, à toute vitesse. Tant pis pour les retardataires ! A cinq heures : premier appel sous la responsabilité d'un certain nombre de « petits chefs », imbus de leur importance et conscients de la puissance qu'ils détiennent. Ils se font aider par les sinistres *Kapos*, fripouilles notoires, pour la plupart condamnés de Droit Commun, et qui sont prêts à toutes les bassesses et tous les compromis pour se faire bien voir des S.S. Ils martyrisent leurs codétenus sans le moindre scrupule. En cours de journée une ration de pain accompagnée d'un morceau de margarine est distribuée à chaque prisonnier.

Le travail, éprouvant, exténuant, inhumain, prend fin avec le sinistre appel du soir qui requiert un temps interminable et constitue une véritable corvée pour les détenus obligés de rester debout, impeccablement alignés, en silence, pendant que leurs geôliers apparemment assez peu doués pour les opérations arithmétiques s'efforcent d'ajuster tant bien que mal les comptages destinés à remplir les états d'émargement officiels. Dans les jours qui suivent, interviennent à plusieurs reprises les séances de vaccination « collectives » réalisées avec une énorme seringue dont l'aiguille ne sera jamais changée...

A la fin de cette quarantaine, l'équipe mancelle va être dispersée et éclater en diverses directions : René André est affecté au camp de Dora et va y effectuer un travail de forçat dans des conditions inhumaines. Après le bombardement

et la destruction des usines de Peenemünde où étaient fabriqués les V1, les responsables de la guerre totale ont décidé que les fusées V2 seraient fabriquées en usine souterraine, à l'abri des attaques aériennes alliées. Les détenus affectés à cette tâche vivent sous terre 24 heures sur 24, dans un froid glacial et une humidité épouvantable...

Notre beau-frère va continuer à faire « équipe » avec Paul Segretain. Dans la captivité comme dans la vie civile, ils sont inséparables ! Tous deux restent à Buchenwald et vont être affectés à une usine fabriquant des culasses de canon. A la libération, ils s'associeront et feront l'acquisition d'un Atelier de Mécanique Générale à Bessé sur Braye, petite commune de la Sarthe, à proximité de Montoire. Après quelques années de travail en commun, Robert abandonne son compagnon et reprend du service dans l'Armée de l'Air, où il terminera sa carrière en qualité de Général de Brigade. Paul Segretain, restera très attaché à sa commune d'adoption dont il va devenir Maire.

Notre père est envoyé au camp de concentration de Flossenbürg. Les S.S. eux-mêmes considèrent cet endroit comme un camp à régime très sévère. C'est tout dire ! La plupart des détenus travaillent à la carrière d'où sont extraites de grandes quantités de granit. Le rythme est infernal. Les déportés y travaillent dans des conditions éprouvantes, avec comme seuls outils une pelle et une pioche. Le granit extrait est utilisé en un premier temps pour construire ou renforcer des bâtiments à vocation militaire, mais le chancelier Hitler a un autre projet qui lui tient à cœur : quand il aura gagné la guerre, ce qui ne saurait tarder avec la mise en œuvre d'armes secrètes, il ambitionne la reconstruction de Berlin entièrement en granit, pour en faire la plus belle capitale du monde... D'une certaine façon, il peut dire merci aux forteresses volantes américaines et aux *Lancaster* britanniques, qui ont bien avancé le travail de démolition des anciens bâtiments !

Un responsable S.S. profite de sa position pour faire de juteux profits. Sa technique est simple : il repère les détenus présentant un tatouage artistique et s'empresse de les abattre d'une balle dans la tête. La victime est ensuite « dépouillée » comme une simple anguille et la portion de peau ornée du tatouage est travaillée par un « artiste » qui va la transformer en abat-jours qui vont s'arracher comme des petits pains.

Un officier américain appartenant au bataillon libérant le camp en 1945, avouera qu'après en avoir visité les installations il est resté 30 heures sans pouvoir dormir !

Notre père ne va heureusement pas séjourner longtemps dans cet enfer. En 1945, notre mère sera informée, sans doute par un survivant, des circonstances particulières lui ayant permis de quitter cet endroit sinistre : un *kapo* l'a pris en grippe pour une raison inconnue et a essayé de le tuer en faisant tomber sur lui de lourdes pierres. Notre père a esquivé l'attaque mais doit être néanmoins transporté à l'infirmerie. Il y rencontre un infirmier Allemand compatissant et suffisamment influent pour le faire diriger vers un Kommando extérieur situé à Johanngeorgenstadt, un nom à coucher dehors ...

JOHANNGEORGENSTADT

Johanngeorgenstadt est une petite ville allemande située dans le Land de Saxe, à proximité de la frontière avec la Tchécoslovaquie. A l'époque, elle comporte environ 9000 habitants. On y trouve un Sonder- Kommando (ou Kommando spécial) rattaché au camp de Flossenbürg.

L'implantation de ce Kommando s'est effectuée dans une ancienne fabrique de meubles désaffectée. Le rez-de-chaussée comporte les ateliers de production, orientés vers l'industrie de l'armement et plus particulièrement l'aéronautique, avec une filiale des usines *Messerchmitt*. Le travail effectué par les détenus concerne surtout les éléments de cellules : fuselages, volets, ailerons, empennages, etc... Dès leur arrivée, pratiquement sans aucune formation préalable les nouveaux venus sont intégrés à la chaîne de production.

L'encadrement technique est assuré par des civils Allemands qui, apparemment n'ont rien à envier à leurs homologues militaires Nazis. Ils affichent un mépris total à l'égard des prisonniers Français et sont disposés à n'accorder aucune faveur particulière à qui que ce soit. Par contre, on rencontre quelques fois chez de simples ouvriers des réactions positives dictées par des considérations d'ordre humanitaire : un morceau de pain resté coincé « malencontreusement » entre deux machines, ou une édition du journal local faisant état, comme par hasard, du débarquement allié en Normandie...

Les combles sous les toits, immenses, abritent tout ce petit monde dans des conditions d'hygiène et de confort assez rudimentaires. Une cuisine y est installée : la spécialité culinaire du Chef, c'est la soupe aux rutabagas, midi et soir, semaine, dimanche et jours fériés. La viande et les légumes « nobles » tels que pommes de terre, carotte ou poireaux sont réservées à l'élite, à savoir les glorieuses troupes combattantes ! S'il en reste un peu, c'est pour les populations civiles qui n'ont déjà plus grand-chose à se mettre sous la dent. Les esclaves doivent donc s'estimer heureux de pouvoir déguster ce délicieux velouté à base de rutabagas, enrichi, de surcroît, d'un abominable ersatz de céréales qui enflamme la bouche et provoque dans les minutes suivant son absorption une soif intense !

Environ 1000 « pensionnaires » se partagent des tables et des bancs faisant office de « réfectoire ». Des W.C., comme on les appelle à l'époque, ont même été prévus ainsi qu'un local agrémenté de l'eau courante, mais particulièrement glaciale en hiver. Le reste de l'étage est vide et constitue la place réservée à l'appel, ou plutôt aux multiples appels dont sont tellement friands les représentants de la race teutonne ! A croire qu'ils vivent perpétuellement avec la hantise d'une malencontreuse évasion qui les priverait de leurs chers compagnons de geôle !

Le travail est organisé à raison de deux équipes de 12 heures, bénéficiant chacune d'une pause de 30 minutes. Les « relèves » ont lieu le matin à 6 heures et le soir à 18 heures. La semaine de travail comporte donc une durée de 72 heures ! On est loin des accords « Matignon »... Dans la pratique, 7 semaines de jour succèdent à sept semaines de nuit, et ainsi de suite. L'usine interrompt sa production seulement le dimanche entre 6 heures et 18 heures. Cette courte pause de 12 heures est néanmoins très appréciée. C'est le moment consacré à la rédaction du courrier, à raison

d'une lettre par mois. Le courrier est autorisé à condition d'y exprimer sa totale satisfaction... Il doit être rédigé en langue allemande pour permettre une censure jugée indispensable. C'est dire combien les déportés d'origine alsacienne ou lorraine, maîtrisant particulièrement bien la langue de Schiller sont appréciés et mis à contribution par leurs camarades. Ils le font avec dévouement et de bonne grâce.

A fortiori lorsque le courrier, écrit au crayon sur des cartes standardisées, obligeamment fournies par l'administration teutonne nous parvenait, nous devons le faire traduire par une personne compétente, que nous mettions à nouveau à contribution pour traduire en Allemand notre réponse à Papa. Nous étions loin d'imaginer la triste réalité et notre mère appréciait tout particulièrement la signature contrefaite *EDOIRE* présente tout au moins les premiers mois, et se félicitait grandement de son initiative...

Les conditions de vie, voire de survie, dans ce Kommando sont particulièrement difficiles, pour ne pas dire périlleuses, car la discipline y est extrêmement rigoureuse. Il n'est pas recommandé de somnoler à son poste de travail, de réduire la cadence, et encore moins de procéder au plus infime sabotage. La pendaison et la crucifixion punissent les coupables et servent d'exemple. Malgré tout, le fait d'être à l'abri des intempéries, surtout pendant la période hivernale est un 'plus' non négligeable. Autre point positif : dans la mesure où la main d'œuvre comporte un certain nombre d'ouvriers civils Allemands, il n'est pas envisageable pour la Direction de décider une augmentation des cadences au-delà des contraintes déjà en vigueur, qui sont déjà, il est vrai, à la limite du supportable !.

En hiver, il arrive que les détenus ayant terminé leur équipe de nuit à 6 heures soient mis à contribution pour aller déneiger les rues de la localité. Ce sont bien sûr des heures de sommeil en moins, mais paradoxalement ce genre d'activité est apprécié dans la mesure où il permet de se replonger dans une ambiance civilisée et humaine. Le simple fait d'apercevoir de jeunes enfants se rendre à l'école avec leur cartable sur le dos ou des mères de famille poussant un landau, suscitait chez les détenus un attendrissement et une émotion bien compréhensibles : il existait donc encore sur terre un monde « normal » ! Roger Boulanger rescapé de cet enfer confiera dans un de ses ouvrages en évoquant sa première sortie en ville : « *Cette parenthèse nous parut merveilleuse !* ». Par contre, une activité nettement moins prisée, consiste, après le travail et l'interminable appel du soir, à intégrer une équipe chargée de se rendre à la gare toute proche pour y décharger des wagons de briquettes !

A la mort de ma mère, en 1964, j'ai récupéré le coffret où elle avait rangé précieusement, religieusement, les lettres envoyées par son mari durant sa captivité : le courrier en provenance de Fresnes et les missives en provenance d'Allemagne avec l'original en langue Allemande rédigé par un détenu compatissant et la traduction faite en Français. Elles s'échelonnent à un mois d'intervalle, voire un peu plus. Elles sont datées du 1/04/1944, 1/05/1944, 4/06/1944, 18/07/1944 et la dernière du 7/08/1944. A partir de septembre, nous n'avons plus de nouvelles et ne pouvons plus communiquer avec notre père. Ma sœur Thérèse que j'interrogeai récemment à ce sujet me confiait que la famille n'était pas trop inquiète et qu'à aucun moment personne n'envisageait sérieusement que notre père puisse ne jamais revenir. Tout le monde se l'imaginait prisonnier dans une espèce de *Stalag*, attendant patiemment l'arrivée des armées alliées en jouant aux cartes, aux dominos ou en effectuant des petites corvées de jardinage ! Il nous fallait être nous aussi patients et cultiver l'espoir de sa libération prochaine qui arriverait inéluctablement compte tenu de la progression irréversible des armées alliées sur tous les fronts...

En lisant ces quelques lettres, j'ai pu constater à quel point l'inquiétude de notre père grandit au fur et à mesure que les mois passent, non pas en ce qui le concerne lui, mais au sujet des siens : '*Est-ce que tu perçois toujours mon salaire ? Comment se fait-il que Michel et Jean n'ont pas signé la dernière lettre que je viens de recevoir ? où sont-ils ?*' A un autre moment, chose curieuse, il réclame des nouvelles « de ses frères », alors qu'il n'a qu'une sœur... Il s'agit, sans aucun doute, toujours à cause de la censure, d'un stratagème de sa part pour avoir des nouvelles de ses camarades du Réseau arrêtés en même temps que lui et dont il est séparé.

La traduction en Français de sa lettre du 7/08/1944 avait été faite au crayon sur un papier de mauvaise qualité et était devenue illisible. Heureusement l'original en Allemand était bien conservé et j'ai pu le faire traduire par un ami connaissant parfaitement cette langue. Il m'a transmis le résultat de son travail en l'accompagnant du commentaire suivant :

C'est avec un plaisir retenu et mêlé de recueillement que je te laisse découvrir cette lettre qui semble être la dernière. Elle laisse transparaître un soupçon des sentiments profonds et de l'amour immense qu'un homme laisse échapper au travers de mots qu'il couche sur papier.

Merci de m'avoir accordé le privilège d'effectuer cette traduction que je considère comme un devoir de mémoire. »

Je ne peux pas évoquer la fin de cette lettre sans ressentir une intense émotion et verser quelques larmes... elle se termine par cet aveux déchirant :

« Je répète que je vous aime tous très fort. Je n'arrête pas de penser à vous ! »

LA MARCHÉ DE LA MORT.

'L'homme a dominé l'homme, à son détriment.' (Ecclésiaste 8 :9)

Depuis janvier 1945, Hitler s'est enterré avec ses fidèles dans son Bunker de Berlin, à 16 mètres sous terre. Il peut donner libre cours à ses accès de paranoïa. En plein accord avec Himmler, son âme damnée, il a décrété qu'aucun détenu ne doit tomber vivant entre les mains des alliés. En avril 1945, les troupes allemandes reculent sur tous les fronts ; c'est la débandade, le début de la fin. Himmler donne l'ordre de poursuivre les évacuations de camps dont certaines ont commencé en septembre 1944.

L'ordre d'évacuer Johanngeorgenstadt arrive et le 16 avril dans l'après-midi des camions font la navette entre les locaux abritant le Kommando et la gare toute proche, qui fait pratiquement frontière avec la Tchécoslovaquie, pour y emmener rapidement tout l'effectif. Le transport en wagons à bestiaux à raison de 120 passagers par unité ayant fait ses preuves, les responsables ont décidé d'y avoir recours, une fois de plus. Malheureusement, il n'y a pas assez de wagons pour tout le monde, mais qu'importe, les cheminots accrochent quelques wagons-tombereaux sans toit qui ont servi à transporter du charbon et du minerai.

Dans la nuit qui va suivre, un certain nombre de prisonniers vont profiter de l'absence de toit pour prendre la poudre d'escampette. Accessoirement, le fait d'avoir eu recours à de tels wagons va sans doute avoir contribué à sauver la vie de nombreux détenus.

En effet, le convoi n'est pas encore parti qu'une alerte aérienne se déclenche. La sirène retentit. Les SS, affolés, se précipitent à quatre pattes sous les wagons. Les prisonniers cloîtrés s'attendent au pire. Ils sont survolés par une patrouille de chasseurs américains, sans doute des *Mustang* ou des *Thunderbolt* qui sont en « maraude » à la recherche d'un objectif. Je m'imagine le leader, là-haut dans son cockpit. Il donne l'ordre à ses équipiers de se préparer à attaquer ce convoi suspect. Il a réglé son collimateur, armé ses mitrailleuses, soulevé la petite languette sur la partie supérieure du manche qui lui permet d'accéder à la détente. Il se positionne pour prendre le train en enfilade et entame sa première passe. Au moment d'appuyer sur la détente et de déclencher sa rafale, il aperçoit in-extremis dans les derniers wagons découverts des silhouettes d'hommes décharnés habillés comme des bagnards et qui agitent frénétiquement leurs bras. Il réalise qu'il s'agit de prisonniers, tire sur le manche, reprend rapidement de l'altitude et entraîne la meute vers d'autres cibles. Ouf ! Ils ont eu chaud les pauvres, coincés dans leurs wagons...

Le train démarre à 20 heures. Constamment arrêté pour laisser passer en priorité des convois militaires, il parcourt dans la nuit une douzaine de kilomètres. De nombreuses évasions ont lieu cette première nuit à la faveur de l'obscurité. Au petit matin, une trentaine de cadavres sont descendus des wagons et enterrés sur place. Chaque détenu encore vivant reçoit un morceau de pain. Le train ne redémarre que la nuit suivante. Les fenêtres ont été grillagées et les SS surveillent de très près les voitures découvertes. Nouvel arrêt au lever du jour avec distribution parcimonieuse de nourriture : quelques oignons et deux pommes de terre par personne. Dans le courant de l'après-midi intervient une nouvelle alerte aérienne. Les aviateurs alliés ont compris qu'il s'agit d'un convoi de prisonniers. Ils attaquent latéralement le convoi, à 90 degrés, épargnent les wagons et concentrent leur tir sur la locomotive qu'ils mettent hors d'usage. Le train s'arrête à hauteur d'une petite gare de montagne, située à 800 ou 900 mètres d'altitude. Les plus vaillants, armés de pelles et de pioches, enterrent les morts dans les remblais de la voie ferrée.

Ils ont cru bien faire, les braves aviateurs, mais pour les survivants, c'est le début d'une ultime et douloureuse épreuve. Dans les wagons, au moins, ils étaient relativement à l'abri du froid et épargnaient leurs forces. A 4 heures du

matin, tout le monde est jeté brutalement dehors et l'évacuation va se poursuivre, à pied, une mince couverture sur la tête, les pieds gelés dans de mauvaises sandales à semelle de bois.

Commence alors cette longue marche de la mort.

Les malades et blessés sont chargés sur des chariots tirés par les plus valides. Il faut marcher, mécaniquement, comme un automate, mettre un pied devant l'autre, rester en rangs par cinq, garder les yeux ouverts, conserver l'espoir, lutter contre la fatigue, le découragement, le froid, la faim, la peur. Roger Boulanger, déjà cité, écrit fort justement dans un de ses ouvrages : « *Ces marches de la mort furent des sommets de cruauté, meurtriers et inutiles comme en engendre une politique de la terre brûlée. Nous avons atteint le fond de la déchéance humaine, là où l'autre et la solidarité n'existent plus, où la banalisation de la mort détruit toute sensibilité* ».

Ceux qui quittent la colonne ou qui s'écroulent à bout de force sont immédiatement exécutés d'une balle dans la nuque. Un S.S. surnommé : « *Le tueur de Floss* » a plus de 100 morts à son actif. François Amoudruz, compagnon d'infortune de notre père, réussit à s'évader, vers la fin de ce pitoyable exode, le 29 avril. Enfermé pour la nuit dans une grange, au premier étage, lui et quelques comparses réussissent à pratiquer discrètement une ouverture dans le toit, permettant de laisser passer une personne. Ils descendent jusqu'au sol en utilisant de grandes perches en bois utilisées pour l'élaboration de meules de paille ou de houblonnières. Les premiers évadés arrivent à passer sans encombre. Tout se déroule sans bruit, dans le silence de la nuit. Malheureusement, un des fuyards prêt à s'évader, André Vespérini, en glissant fait tomber quelques tuiles et réveille la sentinelle qui l'abat sur le champ. Il expire à quelques mètres d'un de ses compagnons qui s'était caché pour l'attendre. Heureusement pour lui, François Amoudruz a pu passer à temps et restera hors d'atteinte... Il écrira quelques mois plus tard à ma sœur Thérèse les conditions épouvantables dans lesquelles s'effectua cette longue marche : « *Nous devons marcher 25 kilomètres par jour avec pour seule nourriture une mauvaise pomme de terre et une tasse tiède d'ersatz de café* ».

Fin avril vraisemblablement, peut-être même début mai, à une date que nous ne connaissons pas précisément mais que nous situons logiquement à cette période, notre père exténué, épuisé, à bout de forces, perd l'équilibre, fléchit sur ses jambes et s'écroule sur le sol. Avant même qu'il tente de se relever, le « *Tueur de Floss* » l'assassine froidement en lui tirant une balle de revolver dans la nuque. Il meurt quelques jours, peut-être même quelques heures avant sa libération par les armées alliées.

Voici le passage d'un article du journal 'l'Aube' : *Le camp de Johannegeorgenstadt, évacué le 16 avril 1945, est arrivé à son terme d'évacuation, à Losvosice, le 5 mai avec 28 déportés, dont un seul Français, laissant sur son parcours 26 fosses communes.*

Dans une de ces fosses repose Édouard FAUCHARD, mon père... ce héros !